



Des silhouettes géantes et inquiétantes, une carcasse de cheval grandeur nature : ces marionnettes muettes confèrent au récit une dimension monstrueuse et fantomatique. © VÉRONIQUE VERCHEVAL

Tchernobyl ou l'absinthe du peuple

SCÈNES « L'herbe de l'oubli » au Théâtre de Poche

- Tchernobyl en russe se traduit par « absinthe », comme cette boisson qui a la réputation de rendre aveugle.
- Que veut-on voir aujourd'hui de ce drame largement oublié, et de nos choix nucléaires ?
- Avec ses marionnettes, « L'herbe de l'oubli » ouvre grand nos yeux.

CRITIQUE

L'humanité est ainsi faite, incapable de se mobiliser pour éviter une catastrophe tant qu'elle n'a pas le nez dedans. Prenons le réchauffement climatique : les experts ont beau

être alarmistes, prévenir que, si l'on n'agit pas drastiquement aujourd'hui, il sera bientôt trop tard, l'incapacité à se projeter dans ce « trop-tard » provoque une inertie fatale. Il en va de même pour le nucléaire : alors que les signaux sont au rouge – fiabilité et sécurité des centrales nucléaires remises en question, traitement des déchets radioactifs sans solution, modèle économique des réacteurs EPR franchement inquiétant – la N-VA vient d'annoncer qu'elle ne votera pas le plan énergétique du gouvernement, remettant aux calendes grecques la sortie du nucléaire dans notre pays.

L'humanité est ainsi faite, paralysée d'inaction tant que la menace n'est pas à sa porte. Sans compter qu'elle a la mémoire courte ! Qui se souvient encore que, le 26 avril 1986, le cœur du réacteur numéro quatre de la centrale de Tchernobyl explosait, projetant un nuage de radioactivité dont on a retrouvé des traces dans toute l'Europe ? Avec *L'herbe*

de l'oubli au Poche, Jean-Michel d'Hoop retourne les cendres (pleines de césium et autres radiations toxiques) de cette tragédie pour aller à la rencontre des « gens de l'après ».

Si la démarche frise le documentaire – la pièce s'inspire des témoignages de Svetlana Alexievitch (auteur de *La Supplication* et Prix Nobel de littérature) mais aussi de paroles récoltées sur place par l'équipe elle-même, partie plusieurs fois dans la région proche de la zone d'exclusion en Biélorussie – le résultat s'éloigne de tout didactisme grâce notamment à l'utilisation des marionnettes.

L'humanité ne peut se mobiliser pour éviter une catastrophe tant qu'elle n'a pas le nez dessus

Des silhouettes géantes et inquiétantes, le pantin à fil d'un enfant à l'allure

démantibulée, une tête noire de poussières suggérant le spectre d'une vieille femme morte d'un cancer des poumons, une carcasse de cheval grandeur nature : ces marionnettes muettes confèrent au récit une dimension monstrueuse et fantomatique. Sans un mot, elles tissent une atmosphère apocalyptique, baignant d'une triste colère ces êtres qui errent dans un no man's land oublié de tous.

Contrepoint visuel lyrique aux tableaux narratifs où l'on croise des vilages entiers enterrés sur place par des monceaux de terre où la nature a repris ses droits ; des habitants qui se souviennent de la catastrophe, vécue comme une guerre mais sans fumée ni bombardement ; d'autres qui listent les maladies et les douleurs qui animent la vie autour d'eux ; ou encore une jeune mariée au chant funèbre.

On y perçoit la pauvreté qui oblige la population à cultiver des potagers pourtant pollués, une jeunesse qui oublie son

désarroi dans l'alcool et les beats de musique électro, les mensonges de l'État dans une région sans travail et sans avenir. On y comprend la difficulté de combattre cette chose invisible, qui ne sent pas, ne se touche pas et ne s'entend pas. « *Comme une mort omniprésente et envirognante.* »

On y effleure la gestion irrésolue de Tchernobyl même, dont le nouveau sarcophage construit au-dessus du réacteur détruit n'est prévu pour durer que 100 ans. Que fera-t-on ensuite de ce béton contaminé ? Et les déchets, qui restent radioactifs pendant 100.000 ans, comment s'en débarrasse-t-on ? Tchernobyl se traduit par « absinthe », nom prémoniteur pour cette zone qui oscille entre intoxication et oubli. L'absinthe rend aveugle, triste écho à notre cécité collective. ■

CATHERINE MAKEREEL

Jusqu'au 3 février au Théâtre de Poche, Bruxelles.

Polémique après la suppression de la subvention aux Prix de la critique

POLITIQUE CULTURELLE L'étrange avis du Conseil interdisciplinaire des arts de la scène

Ce n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan de demandes adressées à la ministre de la Culture Alda Greoli mais la suppression pure et simple de tout soutien aux Prix de la critique n'a pas manqué de surprendre. Les journalistes et critiques membres de l'association ont adressé un courrier à la ministre, s'étonnant des arguments avancés par le Conseil interdisciplinaire des arts de la scène. « *Grand rendez-vous des arts de la scène, les Prix de la critique réunissent chaque année le monde du spectacle pour une soirée fédératrice, conviviale et engagée par son espace de parole important* », rappellent-ils.

Dans leur communiqué, les membres des Prix de la critique soulignent les incohérences nombreuses dans l'avis remis par le CIAS (lire ci-contre) et s'étonnent que la ministre, qui avait pourtant participé en personne aux deux dernières éditions, suive celui-ci sans broncher.

Les Prix de la critique existaient bien avant d'être subventionnés et devraient continuer à exister, avec ou sans aide publique. Les seuls à subir les



Alda Greoli aux Prix de la critique. © BENOIT MATTERNE

conséquences de cette décision seront les artistes et techniciens animant la cérémonie annuelle, que l'ASBL ne pourra rétribuer équitablement comme elle souhaitait le faire. On peut simplement espérer, conclut le communiqué que la décision de M^{me} Greoli « *oblige à une réflexion collective des grandes institutions qui pourraient prendre le relais financier de la ministre pour maintenir la tenue de cet événement unique et précieux pour le secteur* ». ■

JEAN-MARIE WYNANTS

COMMENTAIRE

JEAN-MARIE WYNANTS



UN AVIS NI CRÉDIBLE NI ÉTAYÉ

Plutôt délicat pour l'association des critiques de se plaindre de la perte de sa subvention alors que des théâtres, compagnies, associations viennent de subir la même chose avec des conséquences nettement plus lourdes. En ce qui concerne les Prix de la critique (dont l'auteur de ses lignes ne fait pas partie), aucun emploi n'est en jeu, aucune création ne disparaîtra. On pourrait donc se dire que le Conseil interdisciplinaire des arts de la scène (CIAS) a pris la bonne décision.

Le problème tient aux raisons évoquées. Selon le CIAS, « *cet événement récompense en majorité des individus alors que les disciplines des arts de la scène ont une dimension collective évidente* ». Euh... Meilleur spectacle, Meilleur spectacle de danse, Meilleur spectacle de cirque, Meilleur spectacle jeune public, Meilleure découverte... c'est pas du collectif ? Plus loin, le CIAS « *estime que la*

plupart des artistes primés sont déjà connus ». Où est-il écrit qu'il faut récompenser des inconnus ? Et si c'était le cas, le CIAS peut-il nous expliquer en quoi les excellents Arnaud Hoedt et Jérôme Piron, Ismaël Akhal ou Marie-Aurore d'Awans, révélations de l'année écoulée, sont « *déjà connus* ». Concernant enfin le « *rayonnement* » du prix, le CIAS « *constate que cet événement bénéficie d'une faible visibilité* ». Un prix remis par une assemblée de critiques représentant *Le Vif*, la RTBF, *La Libre*, *Le Soir*, BX1, *Métro*, *Bruzz*... qui tous répercutent la chose n'aurait donc pas de visibilité. Pourquoi alors les théâtres, centres culturels et autres organisateurs s'empressent-ils de mentionner les prix reçus dans leurs communiqués ?

Que les Prix de la critique n'aient plus de subvention ne nous semble pas être un scandale dans le contexte budgétaire actuel. Que cette décision soit prise sur base d'avis aussi peu crédibles et étayés est par contre lamentable. Et en dit long sur la nécessaire réorganisation des instances d'avis.

LESBRÈVES

Le brûlot sur Trump en français

Le livre qui a provoqué une tempête politique à Washington, *Le feu et la fureur : Trump à la Maison-Blanche*, sera publié en français le 22 février, a annoncé la maison d'édition Robert Laffont. Ce livre, publié le 5 janvier aux États-Unis, est l'œuvre du journaliste Michael Wolff, un habitué des controverses. Dans cet ouvrage, il décrit un Donald Trump totalement incompetent, un chef d'État qui ne lit quasiment rien et passe ses fins de journée reclus dans sa chambre à regarder la télévision, en téléphonant à ses amis pour se plaindre. Depuis sa sortie aux États-Unis, l'ouvrage est numéro un des ventes sur Amazon. Il a été tiré dès la première semaine à un million d'exemplaires. (afp)

LIVRES

L'affaire Céline : Antoine Gallimard répond



La polémique fait rage sur la publication, chez Gallimard, en un volume, de trois livres de Céline, qui sont des pamphlets antisémites, encadrée d'une préface de Pierre Assouline. Le philosophe et historien Pierre-André Taguieff considère que ce n'est pas suffisant. L'avocat Serge Klarsfeld estime que ces textes devraient être interdits, s'agissant d'écrits « *pro-hitlériens* ».

Le Premier ministre Edouard Philippe est favorable à la publication si elle est bien encadrée. Et l'éditeur ? Antoine Gallimard est sorti de son silence : « *On n'a pas à pousser les éditeurs à s'autocensurer. Il n'y a aucune raison de ne pas publier ces livres, il y a bien pire. Les livres bien pires ce sont les livres insidieux dans lesquels il y a un antisémitisme rampant, qui ne dit pas son nom.* » (J.-C. V.)

ENCHÈRES

Le bolide italien de Johnny Une rarissime Iso Grifo A3-C de 300 chevaux ayant appartenu à Johnny Hallyday sera vendue aux enchères le 7 février chez Sotheby's à Paris. Estimé 3 millions d'euros, bien plus que la cote du marché en raison de son illustre premier propriétaire, ce véhicule de deux places, produit à dix exemplaires, affiche seulement 26.000 km au compteur.